

ANDRÉ BAILLON À LA SCÈNE

Qu'à plusieurs reprises ces dernières années le nom d'André Baillon soit apparu à l'affiche de diverses compagnies théâtrales, voilà qui peut paraître quelque peu singulier. En effet, pour louable qu'elle fût, la seule volonté de donner l'éclat des feux de la rampe à une œuvre reléguée trop tôt dans l'oubli n'eût pas suffi à rendre vraiment signifiante sur les planches la parole du romancier. Y aurait-il donc au cœur même de son écriture des questions et des enjeux qui soient aussi ceux du théâtre ? Il nous a paru intéressant d'au moins nous poser la question avant de dresser l'inventaire de ces réalisations inédites¹.

Un coup d'œil aux programmes constitue sans nul doute un premier révélateur. Ce n'est pas au Baillon d'*En sabots* ou de *Par fil spécial* que les adaptateurs s'en sont pris mais à celui, vulnérable, douloureux, dont la plume incisive tente de taillader les murs de la folie : le patient de la Salpêtrière. Trois textes d'ailleurs font l'objet tout particulier de leur prédilection, la véritable matrice de leur travail : *Un homme si simple*, *Chalet I* et *Délires*. Ce n'est pas sans raisons...

En premier lieu, quand bien même l'œuvre se donne très évidemment pour autobiographique, on ne peut manquer d'être sensible au jeu de relations établi dans *Un homme si simple*

¹ Précisons d'emblée qu'un manuscrit de pièce de théâtre comptant quatorze pages de la main de Baillon est conservé aux Archives et Musée de la Littérature sous la cote FS III 92. Selon toute apparence, il ne s'agit toutefois que d'un simple brouillon, d'ailleurs incomplet et sans titre. Pour le reste, les seules tentatives d'écriture dramatique chez Baillon se ramènent à deux textes courts parus dans *La vie est quotidienne* : *Drame* et *Une matinée au journal*.

comme dans *Délires* entre les différentes instances du récit. Impossible, en effet, de lire impunément le dialogue du malade et de son médecin ; de ne pas se regarder au miroir de ce couple singulier et de ne pas déceler, derrière l'angoisse de l'*aliéné*, l'habileté du conteur à s'approprier la puissance cachée des mots et, derrière le silence impuissant et passif du médecin, notre propre portrait de lecteur prisonnier des méandres du texte.

Victime de l'insubordination des mots, Baillon réalise en fait une œuvre dont il tient les rênes de main de maître. Son art est romanesque, en l'occurrence, mais pourquoi pas, aussi, quand le texte se trouve porté sur les planches, éminemment théâtral ? Car en se jouant du reflet autobiographique, en occultant (pour mieux le dénoncer entre les lignes) le travail de mise en mots du réel, il contribue à créer à la surface du texte une illusion de transparence, aussi problématique en fait que celle qui lie l'acteur et le personnage qu'il incarne. Que cette réflexion s'inscrive en outre dans l'univers psychiatrique, qu'elle s'aiguise en un questionnement du phénomène de l'*aliénation* mentale, et l'on ne peut guère poser sur la scène, en écho au fameux *Paradoxe* de Diderot, de questions plus fondamentalement dramatiques.

*

Encore ces mots, s'il les avait simplement entendus.
Mais les voir ! On a beau dire que de tels mots
n'existent pas. Quand même il les voyait ¹.

De la vie tourmentée de l'écrivain, un impérieux désir semble avoir toujours été le guide : trouver quatre murs pour envelopper le silence. Cet espace clos, la scène l'offre à son texte ; et ses soliloques y résonnent, se heurtant aux décors comme à des garde-fous tout aussi vains que les murs de l'asile. Car les mots, chez Baillon, ont du corps. S'il les *voit*, nous les entendons quant à nous : respirer, hésiter, se brouiller, s'entrechoquer. Dans *Des Mots*, leur insurrection est si puissante qu'ils vibrent pour eux-mêmes, véritable matière sonore, aux résonances amplifiées par les écholalies ou les allitérations et lestées de sens neufs par des

¹ André Baillon, *Délires*, pp. 28-29.

jeux associatifs débridés¹. Quelle tentation pour un metteur en scène d'en exprimer l'épaisseur en leur prêtant voix, en leur donnant chair !

D'autant plus que les folies de la langue ne sont nullement ici de pures facéties. Elles vont même jusqu'à remplir une véritable fonction narrative. En effet, alors que dans *Chalet I* déjà l'intrigue se trouve épurée en brefs tableaux aussi émouvants que dérisoires, dans *Délires*, Baillon fait de la langue le moteur même des *Mots* et réserve aux jeux verbaux le soin de faire progresser l'action en lieu et place des péripéties traditionnelles. Tout le livre, qui démarre d'ailleurs sur une confusion *auditive*, procède ainsi d'une promesse formulée un peu trop légèrement :

Et puis, il avait promis : « Mon cerveau pour sauver le sien, je donne mon cerveau. » C'était justice. Maintenant, le cerveau était sauvé. Alors ces mots qu'il entendait, ces mots qu'il voyait, s'ils venaient réclamer ce qu'il avait promis.²

Puisque les mots sont vivants, en user est acte grave : *dire* c'est vraiment *faire*. Empruntée au philosophe Austin, la formule sonne particulièrement juste entre les murs de l'asile si l'on en juge par la force de « réalité » des fantasmes qui habitent les hôtes singuliers du Chalet I. Mais elle n'est pas moins adéquate pour trouver une des clés de *Délires*, et mettre en évidence la dénonciation impitoyable, par l'écrivain, de l'impénitente légèreté de notre rapport au langage, et sa critique sévère de la dévaluation de notre patrimoine linguistique.

Ici à nouveau, il ne peut échapper combien le travail du romancier rejoint des préoccupations particulièrement aiguës dans le domaine du théâtre. Ne s'agit-il pas en effet du lieu par excellence où la parole est action ? Comme l'écrit Roland Barthes à propos de Racine :

Le Langage absorbe ici, dans une sorte de promotion enivrée, toutes les fonctions dévolues ailleurs à d'autres conduites ; on pourrait presque dire que c'est un langage *polytechnique* : il est un organe, peut tenir lieu de la vue, comme si l'oreille voyait, il est un sentiment car aimer, souffrir, mourir, ce n'est jamais ici que parler [...] l'action y tend à la

¹ A moins que, soudain, ils ne retombent vides, privés du moindre sens. La réflexion de Baillon sur les déictiques, par exemple, me paraît, elle aussi, intéressante sur le plan théâtral (Cf. P. PAVIS, *Dictionnaire du théâtre*. Paris, Messidor, 1987, p. 30).

² André BAILLON. *Délires*. Paris-Bruxelles, Labor, 1931, p. 29.

nullité au profit d'une parole démesurée. [...] Ce paradoxe explique le caractère affolé du *logos* racinien : il est à la fois agitation des mots et fascination du silence¹.

On ne peut assurément mieux définir la torture de Baillon, la folie d'écriture qui lui fit saisir dans sa plus stricte acception cette «vie des mots» que d'aucuns, avant lui, n'avaient trop souvent affirmée qu'en termes rhétoriques.

Baillon au théâtre, l'idée n'était donc pas si singulière. Aussi, indépendamment de la réussite des spectacles répertoriés ici — il n'entre pas dans notre propos d'en juger — se doit-on de saluer en tout cas l'intérêt du regard neuf qu'ils portent et qu'ils suscitent. Un regard au travers duquel Baillon semble une fois de plus nous redire : «Je est un autre». Tout n'est décidément pas *si simple* !

* * *

REPERTOIRE CHRONOLOGIQUE DES MISES EN SCENE

CHALET I

Théâtre de l'Etuve (rue de l'Etuve — 4000 Liège)

Adaptation : Lucien BINOT (d'après *Un homme si simple et Chalet I*)

Mise en scène : Daniel GENICOT

Décor : Marc DEBATTICE, réalisé par J. CRAHAY et R. DUBOIS

Distribution : Pol DERANNE, Auguy PREVOT, Daniel GENICOT, André DEISSER, Josée BEYERS, Béatrice GOBERT, Jacques CRAHAY, Lise CADET, André ROUVET, Elise CAPON

Musique : André DEISSER

Création : janvier 1968

Reprises : représentations à Stavelot au festival «Vacances Théâtre 1968» ainsi qu'à Alger, au théâtre «El Mouggar», dans le cadre de la Semaine Culturelle Belge (mars 1970).

Adaptation : pour la RTBF (cfr infra)

¹ Roland BARTHES. *Sur Racine*. Paris, Seuil, 1963, pp. 65-67.

UN HOMME SI SIMPLE

Compagnie Yvan Baudouin-Lesly Bunton (Av. d'Auderghem, 221 — 1040 Bruxelles)

Adaptation : Lucien BINOT (reprise de la pièce montée en 68)

Distribution : Yvan BAUDOIN, Pierre LAMPE, Pierre PLUME, Maurice DE GROOTE, Christine de SPOT, Monique KERKHOF, Nicole HANOT, Frank FREDERIC, Jean ROY, Benoît THEUNISSEN, Régine CHABOTIER

Intendance générale : Gilberte LIENART

Régie : Benoît THEUNISSEN et Régine CHABOTIER

Réalisation et version scéniques : Yvan BAUDOIN

Représentations : mars-avril 1979

DELIRES

Théâtre Hyposcène (rue du Sillon, 19a — 1070 Bruxelles)

Adaptation et mise en scène : Christian LEBLICQ

Distribution : Guy JULIEN et la voix de Claire DIEZ

Représentations : septembre-octobre 1982

DES MOTS

Théâtre du Sygne (av. de la Tenderie, 21 — 1170 Bruxelles)

Adaptation et mise en scène : Elvire BRISON (d'après *Délires* et *Un homme si simple*)

Décor sonore : Jean-Louis POLIART

Régie générale : Georges MARINOFF

Distribution : Roland DE PAUW et Jacques DE BOCK

Représentations : mars-avril 1984

DELIRES

Hypothesarts (rue du Sillon, 19 a — 1070 Bruxelles)

Adaptation et réalisation : Christian LEBLICQ (reprise du spectacle créé en 1982)

Décor : Xavier RIJS

Distribution : Dries WIEME

Représentations : novembre 1985 et saisons 87-88 et 88-89 (dans les écoles)

Une exposition intitulée : *La vie, la mort, le manque* : introduction à l'œuvre d'André Baillon accompagnait cette reprise.

LA VIE EST QUOTIDIENNE

Groupe Théâtre Appia (rue Treurenberg, 8 — 1000 Bruxelles)

Adaptation : Arielle D'HOE (d'après *La Vie est quotidienne*, *Délires*, *Un homme si simple* et l'introduction de *En sabots*)

Mise en scène : Christian LEONARD

Scénographie et régie : David LEMPEREUR

Distribution : Christian LEONARD

Représentations : avril 1987

Reprise : une représentation à Verviers/Grand-Rechain (87-88)

*

BAILLON A LA RTBF

DES MOTS (adaptation radiophonique)

Adaptation et réalisation : Thierry GENICOT

Coproduction : RTBF/Radio Suisse Romande

Diffusion : 19 mars 1988

CHALET UN (adaptation télévisée)

Adaptation : Lucien BINOT

Réalisation : Jean DELIRE

Directeur de la photographie : André GOEFFERS

Distribution : Pol DERANNE, Auguy PREVOT, Daniel GENICOT, Renée LEMARC, Louis FIEVEZ, Josée BEYERS, Lise Capon, Alain-Guy JACOB, Jacques CRAHAY, Brigitte DEGAIRE, Charlotte de STEXHE, Jo GODEFROID et aussi Guy ROLAND, Béatrice GOBERT, Andrée ROUYET, Lise CADET, Claude DECKER, Jean-Claude PERIKEL

Tournage : du 26 septembre au 10 octobre 1968 au château d'Insegotte près de Hamoir (province de Liège)

Diffusion : 2 décembre 1968 — Une antenne de Cristal (meilleure dramatique de l'année) a récompensé le film

Rediffusion : 8 octobre 1987